

« L'escalier bleu » : avant-texte

Plus de 120 feuillets (environ 50 manuscrits et 70 tapuscrits), répertoriés au Fonds Bauchau de l'Université catholique de Louvain, rendent compte de l'évolution du poème «L'escalier bleu». Ils proposent différentes versions soit du texte en entier, soit de passages clefs. Ces archives permettent de retracer la genèse et les étapes de réécriture du poème, en partie du fait des différents procédés de rédaction que l'on peut observer : des premiers jets à la main (raturés, corrigés, parfois laissés en suspens, dans l'incertitude des mots à choisir) aux multiples versions tapuscrites (dans lesquels le travail de retouche est beaucoup plus discret), en passant par le découpage et recollage de fragments, ainsi que par la forme mixte d'une version tapuscrite complétée par des ajouts manuscrits. Dans les versions manuscrites, le travail de réécriture visible permet d'établir, par recoupement, l'ordre vraisemblable des différents textes ; en ce qui concerne les versions tapuscrites, leurs différences moins immédiatement décelables invitent à un travail de comparaison plus précis. Un travail d'analyse génétique tirera un grand parti de la variété de ces éléments.

Le texte ici choisi correspond à une première version de «L'escalier bleu», dans un état relativement abouti aux plans formel et thématique : seules quelques ratures et corrections ponctuent les feuillets. Si l'on retrouve déjà plusieurs passages du poème final, le matériau poétique est plus important (de nombreux passages seront, sinon modifiés, retranchés par la suite) ; en particulier, le début du poème renvoie aux premiers essais de l'écrivain. En outre, deux indications de la main de Bauchau, sur la dernière page, viennent confirmer sa place particulière : une indication temporelle («du 5 au 26 janvier») datant la rédaction de 1959, et l'indication du nombre de vers («178 vers»). Il s'agit de la seule version manuscrite à bénéficier de telles précisions. Cette version constitue la charnière entre les premières esquisses, souvent fragmentaires et surchargées de corrections, et les versions tapuscrites qui préfigurent plus nettement celle publiée en 1964 chez Gallimard.

Matthieu Dubois
Université catholique de Louvain

L'escalier blanc

Ayant guetté la nuit le passage des lièvres
 toujours il y avait le motif ce désir
 dans la vaste maison étendue sous les arbres,
 toujours cette impatience énorme de sortir
 très vite, des côtés passés dont les adieux
 faisaient la narration violente des ~~choses~~ ^{choses}.

On partait des communs, par un long corridor
 où les femmes passaient l'été, quand le chaleur
 de leurs jupes de faille montait ^{vais} ~~à~~ leurs corsages.
 Ici s'affrontaient les charretiers avec les gardes
 dont les carniers de cuir, flétris, goutaient la pluie,
 les chemins de traverser et de joncs, l'or des arbres
 où l'automne s'éclatait brusquement, faisant môle.

En Septembre sentait la terre sans semelles
 la terre s'éveillée nue, terre de vérité
 sous la charrue que tous les hommes reconnaissent.

Un jour je connaîtrai la belle, la rebelle
 par sa crinière végétale, en face de terre
 je vaincrai, je serai vaincu ^{dans la merveille} ~~par la rebelle~~
 blonde jusqu'au vrai ciel, mouvante, violette.

Te l'offrirai, o terre arable, coupe de trèfle
ce monde en libation pour un regard brûlé
et pour vos cris, coquelets, en sacrifice.

L'escalier des conduits vers la ferme et les granges où les saisons se succédaient, saisons connues par des glaces d'adverses, pailles hautes, rayures suées de mort prochaine et de vents, sapinières où l'hiver machonnait la rouille des veilles.

~~L'escalier~~

C'était un escalier torsionnant, de pierres lisses, traquées humides avec sa voûte qui sentait une rampe rouillée, ses cales et ses jointures où l'on sentait l'usure immense des années, le poids des hommes fatigués, le poids des peurs. Et comme il était reculé et sombre on avait peur de commettre la faute et le désir secret d'y tomber. Là parfois des servantes glissaient et c'était alors des cris, tendus cris des surprises et le chant des sabots qui roulaient, gorges d'hommes qui hennissaient devant les jupes retroussées.

Même ce ramenant le calme, on ramassait les débris proprement, plaisir de sa voix douce et lorsque nous tombions, elle nous remontait en larmes dans ses bras pour nous mettre des bandes.

~~Après~~

Avant l'escalier lisse il fallait traverser les officines, lieu vague où l'on vous attendait

peux vous mettre en montagne, où l'on vous attendait
 toujours au seul instant où l'oiseau du grand ciel
 ne glissait déployait l'aile courber des temps.

~~tu se tenait sous le grand oncle, le~~
 Savaient on tenait les, se chassant, le grand oncle
 dont les queues sentaient la pulpe des automnes.

La maistruche hêssée, il dirigeait la ferme
 et son cahislet, se jument pommelée
 mentelait l'heure à nos parés d'horloge claire.

Il parlait en patois aux hommes dont l'effluve
 disait quelle récolte ils faisaient, quels chevaux
 ils menaient aux labours d'en haut ou dans la plaine,
 et dans quels chemins craquer des saix, les pe'cherasses
 celles qui'on regardait le dimanche à la messe,
 se crient, sans regard, chanter aux bancs des filles.

Le samedi c'était la paie avec un verre
 d'alcool blanc que'on trinquait et sur le carrelage
 tous ces hommes debout faisaient les faces de pluie
 des flaques qui sentaient le triste, déjà triste
 et sombre après midi dans l'âme des dimanche.

Flaques grises du cœur alourdi, que sentaient
 l'ennui vague et la peur au bord d'en grand trou d'ombre.
 Car j'avais savaient peur en haussant l'office
 plus peur dans l'escalier. Sautant la peur de l'ort
 cloches, repas, parents, riches incantables

qu'il fallait contester pour être, oche admirable
 dans l'amour de Mérence et son tablier blanc
 Père des puissants veles, hommes d'un coup d'épaul
 qui sortaient les chariots embourbés de l'ornier
 et soulevaient, fichés de noyés, les feneuses
 pendant leurs sabots peints, endormies sous les meules
 Hommes, pour être vus, l'enfant a traversé
 l'office de la peur et par l'escalier blanc
 jusqu'aux cœurs au balteit l'amour des temps nés
 il n'a jamais vacillé, Orphée, que redescendre

Tout le désir de l'ombre attirait l'escalier
 d'un essor lourd vers le bas, la naissance se lève
 et la joie qui montait des servantes magiques
 portant les grands paniers de linge du soleil
 avec des rires de granits, des bras soudains,
 qui nous ~~liraient~~ ~~étaient~~ ~~l'obligés~~ de la tête
~~les~~ ^{la} ~~se~~ ~~littes~~ rient obscures du corsage.

Seulement un blanc
 puis la suite.

Toute vie amplissait de force les racines
 s'amplifiait là dans la lumière sous marine,
 la joue cote la pierre on sautait sur les marches
 le sel bleu de la mer, et ses cris, ses bonheurs
 quand le feu s'éteignait jadis, le feu sans hommes.
 la pierre devenue la servante du riche
 était dans l'escalier pauvre, domoie pauvre.
 Pierre de l'homme originel, père confus
 homme encore en laute. dans la mer, homme d'algues
 et de sel voyant, vagabond mais le seul
 à ~~parvenir~~ ^{vivre} en au temps plus vaste des racines
 les mouvements des grandes pierres immobiles.

Les pauvres des cantons venaient depuis longtemps
manger dans l'école. D'un blason de misère
chacun tenait de droit sa marche habituelle,
son couvert de coré au couteau, son écuelle.

Ils formaient là chaque semaine leur sénat
dont l'opinion avait des poids dans la contrée.

On leur donnait la soupe épaisse, ^{du pain gris} ~~on leur donnait~~
~~à Noël un orange et la pipée à Noël~~
~~à Noël un orange, et à Noël quel des vin.~~

Ils avaient dans leurs sacs profonds de beaux trésors,
~~des pipes~~ ^{des pipes}, des sifflets qui s'entaient le tailles
et surtout des bâtons aux sculptures d'écors
faits ^{comme ceux de bois vif et rous} ~~de bois vif et rous~~ dans l'attente

Ils naient menaient sur leurs genoux et naient ^{donnaient}
de leur pain à manger, des fèves, des châtaignes
ou des noix fraîches de l'automne ou de vent.

Par leurs chemins moutés, par des malices d'herbe
on était entrainé avec patience rebelles
aux résistances des forêts, hautes sauplesses
~~essouffés des vents, qui luttent sans effort.~~
qui luttent sans effort, amoeresses de vent.

Après avoir mangé quand ils partaient ^{sans nom} ~~tristes~~
sans terre, sans maison, j'aurais voulu les suivre
au delà du village et du clocher tété.

vers ces lanternes ou s'en allaient les papyrus
 et, penché, l'infatigable potesse du téléphone.
 A mes yeux l'escalier n'était plus qu'une absence
 une angoisse des murs, où mon père du poing
 frappait, petit taureau irritable des cornes.

Rouge

Un homme le plus loin parfois venait, plus noir
 et qui criait dans l'escalier, vociférant du vin
 Mérence descendait sans crainte et lui donnait
 une bouteille à boire, une aorte à emporter
 puis sur un plat d'étain, comme aux amis de
 l'or
 du rôti entrecroisé de pain frais en dentelles.
 Les pauvres, si c'était leur jour, regardaient l'homme
 dévorer en silence, eux revêtaient, lui par
 c'était un échange, un seigneur de voyage
 peut-être un ~~un~~ criminel, un prêtre de la hor
 porter sombre du mal qui brillait, embellit
 était mais toujours beau, on aimait mieux le
 chris
 quand Mérence inclinait pour lui sa taille tend
 de l'arsen ^{en danger} mères sines, ~~en danger~~, que les se

Alex

~~Alex~~ quelle stérilité sur ces repas de famille
~~menaient~~ ~~avaient~~ ces hommes noirs, méfiés de moi-même

La folie disait. ou. Sa craie répondait tante.

Je me laissais glisser de ma chaise. Pourquoi

l'amar fut. Il ~~stas~~ ^{seu} piétinait sous la table,

l'âme obscurcie par le mystère des paroles?

Le noir était si noir que ma clarté l'éclairait

~~et que~~ je n'étais ~~plus~~ noir, rien qu'un ~~enfant~~ qui fuit
 qui va pleurer dans le grenier où l'on cueille
 qui va jouer, sans le savoir, dans la poussière.

Un jour le plus nocturne et le plus beau d'été avec
sa bouteille brisée sur le seuil récita

Mais foi, en ~~se moquant~~ ^{se moquant} : Te veux saluer Marie...

Et l'eau sainte des mots, babilée, tombait en larmes
de la source tarie sur un cœur de vraies larmes.

Cœur de Méience ouvert à la douleur de l'été,
à la douleur du rire s'écroulé quand le char
de l'amour moissonné verse dans la poussière.

Le rire inutile se fondit sur les pierres
et l'homme saisissant Méience dans ses bras
la baisa sur la bouche et partit. Sans défense
Méience ne restait, mais laquille, tombée.

Scandale que ce jour fut un jour sans orage
par un beau temps d'avoine et d'arbres sans effroi.

Par l'amour enfantin la forme de chérante
de Méience brisée, fut elle douce image
fut-elle aux profondeurs de l'âme sacrée
quand je serrais en cor sa jeep dans mes bras,
quand mon cœur divisé, pleurant sur son égérie
était déjà forcé et servait son volée.

Sans souci des chemins, l'homme filait tout
droit

comme un loup dit le garde et quand il est tombé
 dans le songe incertain, ~~sur les rives du temps~~
~~et dans la forêt des temps~~
 Mérence me reprit sa main. ^{Un instant} ~~et me dit cette~~
^{Un peu d'élégie}
~~On devait sonner la cloche des gaëtes~~
 b' ~~un tache au pauvre fêlé la cloche des gaëtes~~
~~sonner pour la gaëtes la cloche au pauvre fêlé~~
 on devait sonner la cloche des gaëtes

Dans un petit coveant de province assépi
 Mérence aux yeux profonds, mon Dieu, Mérence ^{morte.}
 Elle est morte, cornette blanche, sans détours
 et j'ai dû retrouver les pas creusés ~~des~~ les temps
 les marches de sa vie oubliée dans mon cœur.

5 - 26 Janvier 59

(178 vers)